Absinthe

Toulouse se tenait debout sur sa chaise et gesticulait férocement. Verdoux, assis à droite, le regarda, ses yeux presque fermés, comme il affectait pendant ses enquêtes. Marlène, à gauche, jouant avec sa cigarette, avait sa propre affectation : elle ne regardait jamais les yeux directement. L’ennuie était sa territoire, et ses pleurs n’étaient jamais pour la consomption du publique.

Le garçon arriva, plateau à main gauche. Il le gardait en mouvement constant, et personne ne savait si c’était les lois de la physique ou les résultats de magique qui prévenaient la perte des contenus de ses verres. Il portait la moustache de rigueur pour tous de son rang. Il déposa son cargo de trois verres remplis et une bouteille mi-vide et disparut.

Les verres en cristal peu cher brillaient vert. L’absinthe, comme un vieil ami, parle avec une voix familière, et Toulouse, Verdoux et Marlène le prêtèrent attention.

Toulouse continua, mais maintenant il parlait à la jeune femme verte qui leur joignit à table. Elle était vêtue comme une danseuse arabe, avec un voile couvrant la moitié inférieure de son visage. Son âge était donc impossible à établir, mais cela n’était pas de grande importance au petit homme. Toutes les femmes de ses rêves étaient jeunes, mais il n’avait pas la capacité de ne refuser aucune femme.

« Ah, ma muse, dit Toulouse, adressant l’Arabe.  Enfin, t’es venu me voir.  Je te manque pendant le jour.  Mon travail souffre avec ton absence. »

Marlène entendait ses mots, mais elle ne savait pas qu’il adressa quelqu’un d’autre qu’elle. Ce n’était pas grande chose à elle : un beau androgyne habillé en smoking, avec une peau claire d’un vert vif, s’était assise devant elle. C’était à lui qu’elle parlait : « Il m'appelle sa muse.  Il est regrettable comment il m’adore.  Je briserai son cœur, comme j'ai brisé tellement beaucoup.  Mais toi, t’es celui que je cherche. »

Verdoux, en son tour, pensait qu’elle parlait à lui, mais il aussi avait une nouveau être verte à adresser : elle était d’un âge aussi avancé que le sien, très bien habillé et maquillé, avec un grand diamant sur le doigt mais sans bague de mariage. Verdoux parla : « Elle veut ma force, mais je n'ai pas le temps pour elle.  J'ai les besoins spécifiques. Mes dettes m'écrasent.  J’ai besoin de ce que tu as. Je ne peut pas dire autre que la vérité. »

La conversation continuait. Chacun pouvait entendre les mots des autres, mais parlait à son compagnon privé. Ils allaient tour après tour : Toulouse, Marlène, Verdoux.

Toulouse : Comme si souvent est le cas, ce n'est pas mon talent qu'il cherche ; c’est le fruit de ce talent.  Il n'a aucun sens de beauté ou de signification.  À la différence de toi, ma beauté.  T’as besoin de moi, ton prophète de l'esthétique.  Je me trouve si seul sans quelqu'une pour apprécier ce que je faite.

Marlene : Ainsi soit-il, il est seul.  Ils sont tous isolés.  Ils voient une belle femme, et le vide de leurs vies se grandit comme un cancer.  Ils ne voient rien d’autre que la surface de mon corps, mon visage.  Ils ne savent rien du monde dessous.  Un monde où toi et moi peuvent être un.

Verdoux : Je ne sais pas d’où viennent ses idées.  Elle s'imagine une déesse, et un dieu aussi.  Tant pis pour elle.  Mes besoins n’existent qu’ici, dans ce monde.  Absence de dette, un peu de confort matériel.  Mes besoins sont simples, et en retour j'offre beaucoup.  J'ai fait des erreurs, j'admets.  J'ai laissé au démon du jeu de presque me ruiner.  Mais en échange pour tes cadeaux, je peux te donner le monde.  Je sais tout le monde.  Je vais partout.  Je peux faire beaucoup pour toi.

Toulouse : Et maintenant les dessous-de-table coulent comme l'eau.  Il m'a déjà promis tout ceci : des expositions dans les meilleures galeries, accès aux salons les plus fins.  Il me rendra célèbre pendant ma propre vie.  Il m'a offert les mêmes choses si beaucoup de fois, je suis ennuyé avec l'audition.  Je ne sais pas pourquoi il ne peut pas le laisser tomber.  Je n'ai pas besoin de lui.  Je suis aussi célèbre que je veuille être.  J’ai assez d'argent pour mes besoins simples.  La seule chose dont j'ai besoin, ma muse, c’est toi.  J'ai besoin de ta beauté, ton contact, la tonalité velouté de votre chuchotement : « Je le serai. »

Marlene : Je deviens las de cette adoration constante.  Il se pense trop.  Il est d’un côté trop un homme, et de l’autre pas en assez.  Eh bien, il peut à peine voir au-dessus de la table.  Il ne sait pas mes goûts.  Un menton propre, comme le tien.  Les yeux foncés.  Les mots limités à ce qui m’importe.  Bien-habillé, discret, je ne m'inquiète pas ce qui est caché sous les vêtements.  Je m'inquiète seulement de la clarté de la pensée.

Verdoux : Encore, elle fait son jeu.  Je n'ai aucun intérêt.  Comment peut-elle pense que je tomberai si facilement pour son bagout ?  Elle s'habille tellement d'une manière élégante, puis va à son appartement terne, eau froide et une ampoule sur une corde.  Elle fume ses cigarettes chères, et puis se vend pour payer sa boisson.  Il est certainement plaisant la regarder, mais elle est aussi froid que la glace.  Je veux des choses plus importantes.  Substance.  Poids.  Confort.  Un peu d'argent, une bonne maison, une boisson après travail.  Je ne m'inquiète pas comment ces choses sont fournies.  Je m'inquiète seulement qu'elles soient là.  Pouvez-vous m'aider ?

Toulouse : Est-ce que je peux l'aider ?  Quelle plaisanterie !  Qu’a-t-il jamais fait pour n'importe qui autre que lui-même ?  Je n'ai pas besoin de lui, ou de n'importe qui sauf que toi, en effet.  J'ai besoin seulement de mes brosses, de mes couleurs, de ma toile, du modèle qui se repose pour moi, et de l'amour qu'elle offre.  Tu es un plaisir passager, d'être sûr.  Tu viens et vas sans explication.  Mais je suis disposé à pardonner tous à toi.  Laissez-moi t’aimer.

Marlene : Plus il remplit son verre, plus deviennent ses supplications fortes.  Comment est-ce que je peux être à jamais intéressé par la moitié d'un homme ?  Je ne suis qu’un peu plus que la moitié d'une femme, on peut dire – mon esprit soit autant mâle que femelle, comme toutes les grandes actrices.  Je peux les interpréter tous, et toi, tu es le miroir qui me montre.  Pourquoi m'abandons-tu quand j'ai besoin de toi ?  Pourquoi ne me donnes-tu pas votre force quand je m'affaiblis ?  Pourquoi ne me laisse-tu pas t’aimer ?

Verdoux : Elle est folle.  L’écoute.  Elle est convaincue que je ne suis pas tout un homme.  Elle est convaincue que ma gentillesse est effémination.  Je ne sais pas d’où elles gagnent ces idées, mais je les trouve insultants.  Et ce n'est que d’air vide.  Je n'ai aucun vrai désir pour lui, pour ces grincements étourdis de sommier qu'elle désire de moi.  Elle est amoureuse de ses illusions, et je ne suis pas une illusion.  Je suis réel, et j'ai besoins réels.  Je serai honnête.  Toi, mon amie, tu es la solution à mes problèmes.  Viens, donnes-moi ce que je veux et je t’aimerai, le plus fort et le plus loyal d’amis.

Toulouse : Écoutez la façon dont il me prie d’assistance.   Mon dieu, quand on est un succès dans le domaine à soi, on est toujours à l'appel du public.  Il y a des vipères et des belettes partout, souhaitant profiter à moi.  Peut-être je devrai l'aider… encore.  Je peux lui offrir un peu d'aide, dans la plénitude de ma pitié.  Je serai récompensé dans la vie suivante, aucun doute.  Mais, la récompense vraie m'élude.  Peut-être je suis peu profond.  Tous ce que je veux, c’est les charmes d'une femme.  De toi.  Et maintenant je vois que vous vous effacez de moi, ne laissant rien mais une lueur après.  Jusqu'à la fois prochaine, mon amour.  Je vous tiendrai dans mon art, dans mon cœur, dans mes rêves.

Marlene : Ne me laissez pas à sa pitié.  Ses prières tournent l’estomac et arrachent le cœur. Je me trouve trop seule sans toi.  Je ne peux pas accepter une nuit solitaire de plus dans cet appartement misérable.  Je ne peux pas accepter un autre rêve de désir.  Quand l'alcool à évaporé, je suis emprisonné dans mes pensées, et je sais que pour m'échapper, je lui donnerai ce qu'il veut, et il laissera couler la bave sur moi dans sa gratitude.  Ah, il est un assez bon homme, de sa manière approximative, et il me veut tellement sincèrement, mais il me fait fou qu'il est ainsi limité en ce qu’il puisse offrir.  Mais je vois que tu dois aller, et je vous laisserai partir.  Je baise vos mains.

Verdoux : Tu vois ?  Je ne la veux pas, donc elle se tourne vers un autre sans la pensée d'un moment.  Elle la prononcera sa charité, mais ce n'est rien que son désespoir.  Je suis entière en moi, et je n'ai pas besoin de ces vanités bien aérées.  Mais je dois admettre que la pauvreté est une expérience isolée, et peut-être je pourrais employer une femme ce soir.  Je l'amuserai pour la soirée, et peut-être elle sera assez pour moi, pour maintenant.  Et quand elle est allée, je rêverai de la prospérité.  Et votre amour.

Les esprits verts évaporaient. Les trois quasi-amis se trouvaient ensemble, dans un bar, autour d’une table où se trouvait une bouteille vide, et trois verres en cristal peu cher. Ils échangeaient de regardes, soudainement conscients de tous qu’ils avaient dit, et que les autres l’avaient entendus. Personne ne dit rien. Toulouse extraira un billet de dix francs de son portefeuille et le jeta sur la table. Verdoux jouait avec ses moustaches. Marlène alluma une cigarette avec les mains tremblantes. Le garçon revint à table, ramassa le billet, les trois verres et la bouteille maintenant plein d’air. Personne n’appréhenda pas qu’il avait les yeux verts, d’un couleur identique à ceux-là de leur cher ami, l’absinthe.